

**BEZILLE H., 2004, “ Témoignage et héroïsation du sujet en formation : “ l’autodidacte ” ”, in J.Y. Robin, B. De Maumigny-Garban et M. Soetard, *Le récit biographique : de la recherche à la formation, expériences et questionnements*, Paris, L’Harmattan, Tome 2 chapitre 5, pp.73-84.**

## **Chapitre 5**

### **Témoignage et héroïsation du sujet en formation : « l’autodidacte »**

**Hélène Bézille**  
Université de Rouen

Dans le prolongement de mes travaux actuels sur le témoignage (Bézille, 2000), je me propose d’explorer ici, le rôle du témoignage dans la constitution de l’imaginaire du sujet « en formation ». Sous ce terme, il est question de l’aventure de la personne qui, au cours de son existence, se façonne et se donne sa propre forme, au sens de la *Bildung*. Nous sommes tous familiers de cette expérience parce que nous y sommes engagés dans nos propres vies et parce que nous en avons des scénarios construits grâce aux récits divers qui nous la racontent : témoignages, contes, romans d’apprentissages. L’imaginaire dont il est question ici, est donc celui de la personne face aux scénarios possibles de son devenir. Notre propos s’inscrit donc pleinement dans une perspective anthropologique de l’orientation.

Nous allons nous intéresser ici, plus particulièrement aux témoignages de personnes se déclarant « autodidactes ». De tels témoignages ne manquent pas et expriment particulièrement bien, les dilemmes constitutifs de cet imaginaire de la personne en formation. On trouve

dans ces récits, un certain nombre des thèmes propres aux grands récits d'initiation : l'arrachement au milieu d'origine, l'errance, les épreuves, les rencontres fondatrices, la souffrance, les doutes, les enthousiasmes qui accompagnent la quête de savoir. Ces récits nous fascinent et convoquent avec force notre imagination parce qu'ils mettent en intrigue les questionnements existentiels du sujet contemporain, en particulier à propos de son devenir (Bézille 1995, 1999).

### **1. Perspective anthropologique sur l'usage du témoignage**

Par le témoignage, nous mettons en récit et communiquons nos expériences. Le témoignage est un mode d'expression qui est très présent dans nos échanges ordinaires comme dans ceux qui le sont moins. Ainsi, le témoignage a-t-il ses formes canoniques. Dans le champ religieux, il transmet les récits fondateurs qui racontent l'histoire des commencements : apparitions, miracles, révélations, expériences de conversion, constituent autant d'expériences fondatrices dont témoignent mystiques, apôtres et prophètes, « passeurs ».

Sur la scène judiciaire, le témoignage comme « déclaration de ce qu'on a vu, perçu, entendu servant à l'établissement de la vérité », constitue une pièce maîtresse, parmi d'autres, dans l'établissement de la vérité des faits.

Je voudrais insister ici, sur une fonction du témoignage, tout à fait centrale pour mon propos : que ce soit dans ses usages ordinaires ou dans des contextes particuliers, le témoignage a toujours une fonction de « reliance » de l'expérience singulière à un ordre collectif. Cette fonction se manifeste sous différents aspects<sup>1</sup> :

– Le témoignage fait partie de formes narratives complémentaires, à travers lesquelles la société se vit et se pense. C'est pourquoi ce que nous raconte le témoignage, résonne en nous comme quelque chose dont on connaît déjà le scénario, dans des formes voisines, qui nous sont familières. Contes, fables, épopées, romans de formation ne nous racontent-ils pas des choses comparables ? À l'écoute d'un témoignage, nous sommes très fortement tentés de rapporter ce qui nous est conté à un scénario connu dont le témoignage semble proposer une

---

<sup>1</sup> J'ai développé ce point dans des textes antérieurs et je le résume ici.

variation inédite (Bruner, 1996) comme si cette variation « scénarisait » un thème qui nous est familier.

– Le témoignage s’inscrit dans un dispositif de communication très codifié qui fait référence à un ailleurs, un autrefois, un avant. Le témoin est un intermédiaire avec cette autre scène dont l’auditoire était absent. Il y a trois pôles dans ce dispositif : l’auditoire et le témoin, mais aussi cette « autre scène »<sup>2</sup>.

– Le témoignage lie témoin et auditoire. Le « j’y étais », qui fait référence à cette autre scène où le témoin était présent mais l’auditoire absent, constitue implicitement un argument d’autorité, qui s’impose comme indiscutable (Dulong, 1998). L’auditoire peut d’ailleurs se sentir dans l’obligation, dans le devoir et la responsabilité de transmettre le récit de cette expérience dont il devient dépositaire<sup>3</sup>.

– Le témoignage permet d’ancrer, d’intégrer l’événement nouveau dans le cours des choses, de « tisser des liens entre l’exceptionnel et l’ordinaire » et dans le même temps de construire une « épopée de la vie ordinaire ». Il permet, sous certaines conditions, de relier et mettre en forme l’indicible, l’irreprésentable, l’incommunicable d’une expérience personnelle, exceptionnelle, à une sensibilité collective.<sup>4</sup> Il ouvre la singularité d’une histoire à ces résonances collectives. Il a alors une fonction de transmission et d’intégration des événements nouveaux, dans des scénarios préexistants. Mais, quand l’événement nouveau est incompatible avec les schémas de représentations de l’auditoire, il contribue aussi à la transformation de ces représentations.

– Le témoignage est une clef de voûte de la « liturgie sociale » qui organise notre vie collective et intègre l’expérience de chacun. Il constitue un moment incontournable de la participation collective aux événements qui ponctuent notre vie ordinaire : guerres, irruption d’un volcan, événements sportifs etc. On peut remarquer également, qu’il accompagne toujours les moments de transition dans la vie des indi-

---

2 « L’autre scène » à laquelle se réfère le chercheur est le terrain, situation de rencontre, lieu où il fait l’expérience de l’altérité, l’expérience du déséquilibre, de sa propre fragilité identitaire, de sa propre vulnérabilité.

3 C’est le cas des disciples de Jésus dans le Nouveau Testament par exemple.

4 « *Le récit du témoin convoque l’espace public comme communauté d’êtres partageant une même sensibilité à certains aspects du monde* » (Dulong, 1997).

vidus : la mise en récit de la vie du marié, du défunt ou de la personne prenant sa retraite a alors une fonction d'accompagnement de la transition.

– Le témoignage peut avoir une double fonction instrumentale et symbolique. Cette ambiguïté se traduit dans le statut incertain du témoin : dans tous les cas un intermédiaire, un « passeur ». Mais dont on peut attendre qu'il soit plutôt *un informateur* et qu'il fournisse alors des indices de la vérité des faits<sup>5</sup> ou plutôt *un conteur* qui va mettre pour nous en récit un événement auquel nous n'avons pas pu participer. Cette ambiguïté permet de mieux comprendre le pouvoir du témoignage sur un public « naïf » qui attend tout autant que la vérité des faits, la mise en récit d'une histoire le touchant directement.

– Le témoignage constitue un ressort aux identifications collectives, très efficace. On ne s'étonnera donc pas qu'il soit utilisé à des fins diverses, persuasives, cathartiques, éducatives, et qu'il alimente un « marché du vécu » très lucratif<sup>6</sup>.

## 2. L'héroïsation du sujet

D'hier à aujourd'hui, les témoignages de personnes se définissant comme autodidactes ne manquent pas : récits autobiographiques « d'autodidactes » issus du monde ouvrier au début du siècle (Caceres, 1967), témoignages recueillis par des journalistes, témoignages recueillis dans le cadre de recherches (Fossé-Poliack, 1992 ; Le Meur, 1998 ; Verrier, 1999). Depuis 1995, j'ai moi-même collecté un grand

---

5 C'est le cas dans l'enquête policière, mais aussi dans la recherche en ethnologie où le terme d'informateur fait partie du langage en usage pour désigner les intermédiaires entre le chercheur et le groupe étudié. Dans les deux cas, le témoignage est toujours sujet à caution, il a valeur d'indice à recouper avec d'autres indices, il n'est pas question de prendre « pour argent comptant » le témoignage de l'informateur. C'est le cas également dans la recherche sociologique classique, qui considère les témoignages recueillis comme un ensemble de signes, d'indicateurs, d'indices à partir desquels, par une analyse judicieuse, le chercheur va reconstruire les systèmes de valeurs, les modèles d'action, les modèles culturels du groupe étudié, dans une démarche comparable à celle de l'archéologue travaillant à partir de fragments (Michelat, 1975).

6 J'emprunte la formule au titre d'un article de Juliette Raabe « Le Marché du vécu », Colloque de Cerizy La Salle, *Individualisme et autobiographie en Occident*, Éd Université de Bruxelles, 1983, pp. 235-288.

nombre de témoignages recueillis par des étudiants, dans le cadre d'un séminaire sur l'autoformation (Bézille 1995, 1999).

La fonction de reliance de l'expérience singulière à un ordre collectif que peut remplir le témoignage, résumée précédemment, a dans les récits de personnes, se définissant comme autodidactes une dimension particulière. L'appel à l'identification est exacerbé par la nature de l'expérience relatée parce qu'elle nous concerne au plus près. Il est également exacerbé par les caractéristiques de la figure de l'autodidacte :

– C'est une figure hors du commun : Elle est exacerbée aussi par le caractère hors du commun du témoin : celui qui témoigne en se définissant comme autodidacte fait le choix de se définir par ce qu'il estime être « sa différence ». Ce choix lui confère une envergure particulière, celle de quelqu'un qui va nous faire le récit d'une expérience hors du commun, exceptionnelle, dont nous avons certainement beaucoup à apprendre. L'imaginaire aime à s'exprimer à un moment donné dans un personnage (Durand, 1994), en particulier à travers des figures héroïques auxquelles nous aimons nous identifier. C'est peut-être le cas de la figure de l'autodidacte que l'on peut considérer comme une figure héroïque du sujet en formation dont le caractère exceptionnel en fait paradoxalement un personnage proche de nos préoccupations pour plusieurs raisons, en particulier parce qu'il met en résonance son expérience de passage avec nos représentations culturelles de l'initiation de la personne, et parce qu'il évoque nos propres difficultés. Un tel personnage est bien placé pour se faire le porte-parole et l'interprète de nos désirs, craintes et souffrances d'êtres entre vie et mort, en devenir.

– C'est une figure familière : « l'autodidacte » nous est familier quand il met en scène les épreuves de celui qui, dans une relation problématique à sa filiation, doit accoucher de lui-même, « s'auto-engendrer » en quelque sorte. Ces récits ont alors une consistance quasi anthropologique, quand, puisant tout à la fois dans les ressources du mythe et du fantasme de l'auto-engendrement, ils renouent le fil d'une initiation (avec très fréquemment les thèmes de la désaffiliation, de l'errance, la description des épreuves traversées, le thème de la reconnaissance ou de la chute). Le héros de ces récits est d'autant plus attachant que pour lui rien ne va de soi. Il ne peut pas se laisser porter par

le confort du sens commun, ce fameux sens commun « *qui enlève à chaque individu pris isolément le souci existentiel de son identité* » (Bourdieu P., 1990, p. 91), il est condamné à la recherche. Il est dans l'obligation de réinventer ses repères, il est happé par le souci existentiel de son identité.

– C'est une figure étrange : il nous séduit aussi par son caractère étrange – d'être, dont on ne sait pas à quel monde il appartient. On se rappelle, que dans la mythologie grecque, le héros est un intermédiaire entre divinités et humains. Prométhée, qui va voler le feu à Zeus pour le donner aux hommes, afin qu'ils ne soient plus condamnés à manger leur viande crue, est bien un intermédiaire entre divinités et humains. On dit de lui qu'il est un passeur de culture. C'est un être de « l'entre-deux mondes ». Tel le phénix qui, dans certaines traditions, n'est pas seulement celui qui renaît de ses cendres mais représente aussi un intermédiaire entre des mondes différents « *tantôt rampant et voletant péniblement au ras du sol, tantôt au-delà de l'aigle, dans des altitudes éthérées où pendant des centaines d'années le maintiennent ses plumes incorruptibles*<sup>7</sup> ».

– C'est une figure ambiguë : un personnage tantôt très fort, sûr de lui et tantôt incertain, il peut réussir de façon fulgurante, mais peut aussi bien chuter. Il peut être perçu comme un être anormal, décalé, particulièrement névrosé ou à l'inverse comme un héros tragique dont le destin a quelque chose d'universel. Cette capacité de la figure à lier les contraires lui confère une dimension tragique, universelle.

Ces différents traits du personnage invitent à l'inscrire dans le catalogue, dressé par Théodor Schulze, des personnages qui sont particulièrement bien placés pour contribuer à « une science de l'expérience » :

*Le maître d'école, l'officier, le prêtre, le juriste, le criminel, le suicidaire, le fou, l'illuminé, tous ceux dont une seule des observations tirées du monde réel a plus de valeur pratique que mille autres puisées dans les livres.*

Je pourrais illustrer ce propos à l'aide de nombreux exemples, issus de recherches de terrain, ou d'autobiographies. Je me limiterai

---

<sup>7</sup> G. Bonnefoy, (Dir.) *Dictionnaire des mythologies*, Paris : Flammarion (1981)

ici, au roman de Jacques London, *Martin Eden*, considéré couramment comme un « témoignage-fiction ». Martin Eden, le héros du roman, se débat avec les aléas du destin de celui qui prétend emprunter un autre chemin que celui que la société a tracé pour lui. Il traverse les épreuves de la rupture avec son milieu d'origine, de l'adoption problématique par le milieu bourgeois de Ruth dont il est amoureux. Il se débat avec son désir de savoir et sa quête de reconnaissance. Il se confronte aux épreuves de la solitude, des désillusions, de l'errance, du doute. La reconnaissance elle-même, quand le héros devient un écrivain à succès, est source de souffrance et le récit se termine par la description du suicide du héros.

Dans ce roman, comme dans de nombreux témoignages, la rupture entre un avant et un après de la vie du héros, constitue un moment fondateur de l'initiation qui peut prendre la forme de l'exil et de l'errance, mettant le personnage en situation d'étranger, figure de « l'autre » en quelque sorte. C'est un récit de transition qui nous raconte l'arrachement, l'errance, la souffrance d'un héros tiraillé entre deux mondes, le monde des origines et le monde visé, le monde réel et le monde idéalisé ; un récit qui nous raconte les épreuves d'un héros contraint à inventer de nouvelles modalités d'existence, c'est par exemple l'apprentissage acharné. Le pouvoir d'identification du héros est alors lié à cette mise en intrigue de la « désaffiliation » de la personne et de ses conséquences existentielles possibles.

L'enjeu de ce passage est décrit très clairement par Kaes, à partir d'une lecture à la fois psychanalytique, existentielle et psychosociologique, en ces termes :

*L'expérience de la rupture vient, pour le sujet, mettre en cause douloureusement la continuité de soi, l'organisation de son identification et de ses idéaux, l'usage de ses mécanismes de défense, la cohérence de son mode personnel de sentir, d'agir et de penser, la fiabilité de ses liens d'appartenance à des groupes, l'efficacité du code commun à tous ceux qui, avec lui participent d'une même socialité et d'une même culture. Dans cet intervalle entre une perte assurée et une acquisition incertaine, que se passe-t-il pour le sujet alors que des liens nouveaux ne sont pas encore établis comme suffisamment sûrs et fiables avec un environnement diffé-*

*rent ? Alors même que l'espace psychique et social requis pour articuler l'ancien et le nouveau n'est pas encore constitué, et que le temps est comme suspendu, figé et neutralisé ?* (Kaes, 1979, p. 24).

Dilemme et énigme de la transition : l'intrigue, que l'on retrouve dans les témoignages non romancés mais aussi dans les fables et les contes<sup>8</sup>, est construite autour de l'issue supposée, espérée ou crainte de cette rupture qui est aussi une prise de risque : le héros va-t-il survivre aux épreuves qui jalonnent son périple, et en particulier à la perte de ses repères, entre le déjà là qui n'est plus et le « non encore advenu ? Saura-t-il utiliser les opportunités ? »<sup>9</sup> Trouvera-t-il l'issue du côté de la vie ?

### 3. Un héros moderne

Les témoignages de personnes se définissant comme autodidactes, nous proposent un contre modèle du sujet en formation aux vertus heuristiques inépuisables. Ces récits nous font rencontrer une figure puissante, qui résiste d'ailleurs aux différentes tentatives de domestication, quelles qu'elles soient. La puissance de sollicitation de cette figure est telle que même les discours armés de la sociologie et de la psychanalyse ne parviennent pas à l'épuiser<sup>10</sup>.

– C'est une figure puissante par son pouvoir de thématiser, de donner une forme stylisée à la condition d'un sujet « désorienté », désaffilié, « nomade », invité à s'interroger sur « ses choix », son

---

8 « *Que font les conteurs au coin du feu sinon rapporter des légendes mettant en scène des enfants qui s'égarèrent ou des marins qui se trouvent projetés sur des îles fabuleuses. L'ailleurs est toujours là au titre d'une initiation, d'un passage. Le voyageur, le forain, inquiétant et nécessaire, ne quitte pas le paysage du récit. Il porte témoignage de ce voyage, de ce double mouvement de répulsion et de fascination dont constamment l'étranger, venu d'ailleurs, est le porteur* » (Hassoun, 1997, p. 14).

9 Cette capacité, jointe notamment à la ruse et à l'art des tours de main est dans l'imaginaire de la Grèce ancienne constitutive de la *métis*, qui permet au faible de faire face à des situations qui lui sont *a priori* défavorables (Détienne et Vernant 1974, p. 32)

10 Voir par exemple à ce sujet l'évocation de Martin Eden par Caceres (Caceres, 1967), le traitement sociologique du même roman par Claude Fossé-Poliack (Fossé-Poliack, 1992), et psychanalytique par Paul Laurent Assoun (Assoun, 1992).



« projet », invité à être « auteur de sa vie ». Il met en scène la complexité des enjeux intervenant dans la relation du sujet à son monde social ; il attire en particulier l'attention sur la contradiction que doit « gérer » le sujet tiraillé en permanence entre une « aspiration », une « nécessité », des « impératifs », des « injonctions » à la « conformité », d'un côté, à l'auto-référencement, à la différenciation, voire à l'incomparabilité de l'autre.

– C'est aussi, une figure qui nous permet de compenser sur le plan imaginaire, à travers un jeu d'identification, les limites que nous impose la réalité ou que nous nous imposons nous-même. Un personnage qui fait ce que nous n'osons pas faire, qui transgresse, qui peut aller jusqu'à dire « non » à la violence du savoir imposé et à la programmation par autrui de son apprentissage. Il nous permet ainsi de vivre indirectement une aspiration à l'autonomie, aujourd'hui socialement très valorisée mais difficile à satisfaire. C'est une figure du sujet très actuelle, un sujet dit « postmoderne », incertain (Ehrenberg, 1995), dont l'unité ne va plus de soi (Dubet, 1998), un sujet en crise (Dubar, 2000), un sujet pluriel (Lahire, 1998). Un sujet invité à l'héroïsme, à l'accouchement de lui-même, à l'invention de soi. Alain Ehrenberg, citant Walter Benjamin, suggère que le héros est le vrai sujet de la modernité. Mais pour vivre la modernité, il faut une nature héroïque d'un genre particulier, qui se démarque des qualités du héros classique dont la nature, hors du commun, est donnée dès le départ. Le héros moderne devient lui-même en se dégageant de la masse de ses semblables pour « devenir quelqu'un », « *par un processus de démocratisation de l'exceptionnel* » (Ehrenberg, 2000). Le droit à l'existence imposant en quelque sorte des stratégies de distinction pour « échapper au nivellement » (Paugam, 1991). La prise de risque est bien réelle quand l'issue, entre reconnaissance et disqualification, entre visibilité ou anonymat, entre conformité et différenciation, est toujours incertaine.

## Bibliographie

- ASSOUN, P. L., « La Passion d'apprendre ou l'inconscient autodidacte », *Pratique de formation*, n° 23, juin 1992, pp. 61-75.
- BERTONE, A. et al., *Témoins sous influences*, Grenoble : PUG, 1995.
- BÉZILLE, H., (Coord.), Dossier : les Représentations sociales, *Éducat*ions, n° 10, 1996.
- BÉZILLE, H., « Compétences et autodidaxie. Entre pratiques et représentations », in *Questions de recherche en Éducation*, INRP/Éducations, 1999.
- BÉZILLE, H., « De l'usage du témoignage dans la recherche en sciences sociales. », in J. Feldman et R. Kohn (Coord.), *L'Éthique dans la pratique des sciences humaines : dilemmes*, Paris : L'Harmattan, 2000, pp. 201-222.
- BÉZILLE, H., « Pouvoirs du témoignage et figures du témoin », *Pratiques psychologiques*, n° 4, 2000, pp. 109-116.
- BOLTANSKI, L., « Les Cadres autodidactes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 22, 1978.
- BOURDIEU, P. et al., *La Misère du monde*, Paris : Seuil, 1993.
- BOURDIEU, P., *La Distinction, critique sociale du jugement*, Paris : Éditions de Minuit, 1979.
- BRUN P., 2001, *Connaissance et émancipation*, Paris : L'Harmattan.
- BRUNER, J., « Y a-t-il une fin aux révolutions cognitives ? » *Revue française de Pédagogie*, n° 111, 1995, pp. 73-84.
- BRUNER, J., *L'Éducation, entrée dans la culture*, Genève : Éd. Georg Eshel, 1996.
- CACERES, B., *Les Autodidactes*. Paris : Seuil, 1967.
- DELORY-MOMBERGE, C., *Les Histoires de vie : de l'invention de soi au projet de formation*, Paris : Anthropos, 2000.
- DÉTIENNE, M., VERNANT, J. P., *Les Ruses de l'intelligence, la « mètis » des Grecs*, Paris : Flammarion, 1974.
- DUBAR, C., *La Crise des identités*, Paris : PUF, 2000.

- DUBET, F., *Dans quelle société vivons nous ? De l'action à la société*. Paris : Seuil, 1998.
- DULONG, R., « La Figure du témoin oculaire », in J. Ion et M. Peroni (Coord.), *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube, 1997, pp. 141-150.
- DULONG, R., *Le Témoin oculaire*, Paris : EHESS, 1998.
- EHRENBERG, A., Les Figures de l'individualisme : la démocratisation de l'exceptionnel, Conférence au CNAM, juin 2000.
- FOSSÉ-POLIAK, C., *La Vocation d'autodidacte*, Paris : L'Harmattan, 1992.
- HASSOUN, J., « Aubains, forains et passeurs », *Revue des sciences sociales de la France de l'Est*, n° 24, pp. 11-14, 1997.
- ISRAEL, L., MOURALIS, G., « Le Chercheur en Sciences sociales comme acteur du procès ? », *Droit et société*, n° 44/45, pp. 159-175, 2000.
- KAES, R., « Introduction à l'analyse transitionnelle », in D. Anzieu, R. Kaes, J. Guillaumin, D. Missenard, *Crise, rupture et dépassement*, Paris : Dunod, 1979.
- LAHIRE, B., *L'Homme pluriel*, Paris : Nathan, 1998.
- LE MEUR, G., *Les Nouveaux autodidactes : néoautodidaxie et formation*, Chronique sociale, Presses de l'Université de Laval, 1998.
- LONDON, J., *Martin Eden*, Collection 10/18, Paris : Union Générale d'Édition, 1973.
- MARION, S., *L'École de la vie ou la France autodidacte*, Paris : J. C. Lattès, 1993.
- NORTON CRU, J., *Du Témoignage*, (1930, 1<sup>ère</sup> éd.), Paris : Éd. Allia, 1997.
- POLLAK, M., HEINICH, N., « Le Témoignage », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, 1986, pp. 3-29.
- RICŒUR, P., *Temps et récit*, Paris : Livre de Poche, t. 3, 1985.
- VERRIER, C., *Autodidaxie et autodidactes*, Paris : Anthropos, 1999.

